

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milie social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adapté à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr. »
Six mois.....	3 fr. »
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS
Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction à SILVAIRE
L'Administration à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr. »
Six mois.....	4 fr. »
Trois mois.....	2 fr. »

Anniversaires Sanglants

La Commune de Paris --- Emile HENRY
Mai 1871 — Mai 1894

LA COMMUNE

La Commune de 71 marque certainement une grande date révolutionnaire pourtant, elle ne fut dans son programme et ses procédés ni anarchiste ni même réellement socialiste. Née de l'exaspération des Parisiens désabusés contre un gouvernement dit de « défense nationale », qui n'avait rien su défendre ; des souffrances matérielles et morales d'un siège de cinq mois, et enfin de l'appréhension que causait l'attitude provocatrice d'une Assemblée monarchiste et cléricale, élue sous les baionnettes allemandes, le mouvement de la Commune fut, à son origine, nettement patriote et républicain. La première explosion de colère et d'enthousiasme passée, beaucoup — il faut bien le constater — restèrent nominalement dans les bataillons fédérés tout simplement pour toucher la solde quotidienne de 1 fr. 50, qui seule permettait de subsister, la vie industrielle et commerciale de Paris n'ayant pas encore repris son essor. C'est ce qui explique comment, alors qu'une satirique officielle du ministère de la Guerre proclamait imperturbablement un total d'environ 180.000 combattants, moitié pour la garde nationale sédentaire, moitié pour les bataillons de marche, la Commune n'eut pas plus de quinze mille défenseurs effectifs pendant les cinquante jours de combat sous Paris, chiffre réduit à moins de dix mille pendant la semaine de lutte aux barricades — la semaine sanglante.

C'est que les dix-huit années de régime impérial n'avaient été propres ni à former des caractères, ni à faire germer des idées. Par haine des républicains, bourgeois fusilleurs de juin 48, le peuple avait laissé Bonaparte s'emparer du pouvoir et instaurer le régime du sabre, du goupillon, de la haute noce et de l'abstissement général. On se courrait de gloire en enfumant des Arabes, en mitraillant des Chinois, en pendant des Mexicains et en protégeant le pape par l'extermination des Garibaldiens. On multipliait les miracles à Lourdes et à la Salette. Lorsque, de 1868 à 1870, un vent de réveil commença à souffler, les plus violents, sauf un très petit nombre, bornèrent leur révolutionnariat à revendiquer un gouvernement républicain. Inutile de creuser les problèmes sociaux, l'Etat providence, changé d'épine, ferait tout.

Pourtant, dès 1864, l'Association Internationale des Travailleurs s'était constituée, mais pour se montrer sur ses débuts indécise et flottante. Les proudhoniens qui croyaient pouvoir éliminer l'exploitation capitaliste et son souteneur l'Etat par la simple et pacifique association des déshérités, y avaient d'abord dominé. Puis les idées communistes et collectivistes y avaient fait leur apparition pour donner finalement naissance à un courant autoritaire avec Karl Marx et à un courant libertaire avec Bakounine.

Mais les sections adhérentes demeuraient sans force réelle, numérique ou financière, et quand l'insurrection du 18 mars éclata, les internationalistes parisiens n'étaient encore qu'une poignée perdus dans la masse qui ne les connaissaient pas, qui ne les eut point compris.

L'individu ou le parti révolutionnaire doit avoir à la fois un idéal et un programme.

Sans l'idéal qui élève sa vision et fortifie son courage, il tombe au rang du vulgaire politicien qui, dans le jeu formidable des événements, ne voit que les plus mesquines satisfactions du moment pour lui et sa cotière. Sans programme pour eux et sa cotière. Sans programme d'action, il est frappé d'impuissance. Les hommes de la Commune n'eurent qu'un idéal confus et ne surent pas davantage s'unir sur un programme du moment, ferme ou souple.

Tout d'abord, le Comité central de la garde nationale, que le mouvement du 18 mars avait porté à l'Hôtel de Ville, était composé de braves gens, estimables, sincères, courageux pour la plupart, mais peu préparés à jouer un rôle prépondérant dans la révolution d'une ville de deux millions d'âmes, se débattant entre une armée ennemie et une armée étrangère prête à intervenir dans la lutte.

Le Comité central, par excès de scrupules, avait perdu huit jours à préparer l'élection d'une Commune à laquelle il put légalement remettre ses pouvoirs. Comme si les révoltes victorieuses ont besoin d'être légalisées ! Pendant ce temps, le gouvernement réfugié à Versailles y concentrant des troupes, s'entendait avec Bismarck — bourgeois républicaine et monarchie étant solidaires contre les révoltes populaires — et cent mille soldats français, prisonniers en Allemagne, étaient lâchés pour venir saigner à blanc la révolution parisienne.

On sait comment ces troupeaux, abrutis par le service de sept ans, ulcérés de leurs défaîtes et commandés par des officiers bonapartistes sous la direction suprême du soudard Mac-Mahon, le vaincu de Reischoffen et de Sedan, prirent une glorieuse revanche contre le peuple, exterminant jusqu'aux femmes, enfants et vieillards. Républicains bourgeois, bonapartistes, royalistes de la branche cadette, clercs, se vautrèrent dans la tuerie ; les républicains pour affirmer leur réprobation de la révolution sociale ; les bonapartistes par soif de revanche contre ces Parisiens qui avaient fait le 4 Septembre ; monarchistes et cléricaux parce qu'il leur fallait extirper tous les éléments révolutionnaires avant de ramener la France au bon vieux temps où, à l'exploitation économique, le même sous tous les régimes, s'ajoutait l'écrasement politique et intellectuel.

Un mot peu connu et que je tiens d'Alfred Naquet, révèle l'atroce état d'âme des massacres.

Quelques temps après la Semaine sanglante, il rencontra, dans les couloirs de l'Assemblée Nationale, son collègue le député Barthélémy Saint-Hilaire, l'*alter ego* de Thiers, qui se répandit en furieuses récriminations contre Mac-Mahon.

— Qu'y a-t-il donc ? lui demanda Naquet.

Il y a, répondit Barthélémy Saint-Hilaire, que cet imbécile nous a fait le plus grand tort. M. Thiers se contentait (!) de trois jours de massacre ; le maréchal en a voulu huit.

Ce mot mérite d'être connu, car il caractérise non ne peut mieux les bandits qui venaient de rétablir le fameux ordre social par l'extermination d'environ trente mille Parisiens dont la plus

grande partie n'avaient même pas pris part à la lutte.

Du reste, le massacre dura plus de huit jours. Après le 28 mai, qui vit la fin de la lutte dans Paris, il y eut encore des exécutions en masse, notamment à la caserne Lobau, d'où un ruisseau rouge coula vers la Seine.

Dans les espaces ouverts, où s'alliaient par trois cents les prisonniers, on employait la mitrailleuse comme plus expéditive.

Le Comité central en perdant huit jours à faire les élections avait légué à la Commune une situation militaire difficile. La faute énorme commise en n'occupant point le Moné-Vallérien, clé de la Seine, empêtra cette situation. Dès leur première et seule marche sur Versailles, les Parisiens, brusquement accueillis par la mitraille de ce fort, furent repoussés. Au sud, ils perdaient le plateau de Chatillon, du haut duquel les Versaillais allaient couvrir de leur feu les forts d'Issy, Vanves et Mont-Rouge et l'enceinte. Dès lors, réduits à la défense, les fédérés étaient voués à la défaite.

Cela nous montre que, dans une révolution, il ne faut jamais perdre de temps sous peine d'être écrasé.

À au lieu de se borner à abattre la croix du Panthéon, on eût pu hisser des canons sur ce point élevé, faire de Montmartre, avec ses 150 canons qui ne furent même pas utilisés, une citadelle imprenable et relier ces deux points extrêmes par une nouvelle enceinte. Enfin, dans ces arrondissements de l'est limités par les fortifications, le canal de l'Ourcq et la Seine, avec les deux épaulements des Buttes-Chaumont et du Père-Lachaise, on eût pu organiser un formidable réduit où la suprême résistance eût été terrible.

Rien de cela ne fut fait : le dernier délégué à la guerre, Delescluze, vieillard stoïque, venu de la république Jacobine à la révolution communarde, comprit l'impuissance des généraux, pour la plupart improvisés, de la Commune, et se fit tuer sur une barricade, après s'être écrit dans une proclamation célèbre. « Plus d'états-major ! Place au peuple ! »

Hélas ! le peuple, qui avait fait le 18 mars et bouilloné au début, s'était peu à peu refroidi, retiré de la lutte. Seuls une poignée de héros luttaien. Les révolutionnaires n'ont jamais qu'une heure pour triompher : malheureusement, ce n'est pas saisir cette heure !

Et quand je vois les camarades qui se croient plus conscients que les hommes de la Commune, dépensant toute leur activité en discussions vaines, je me dis que cette nefaste race de périlleurs qu'on retrouve, en tous les temps et sous toutes les étiquettes, se trouvent demain tout aussi incapable et impuissant que nos aînés devant une situation révolutionnaire.

On n'organise pas les révoltes à l'avance, a-t-on dit. Possible ! Encore que ce cliché soit souvent une excuse à la paresse. Mais, en tous cas, on s'organise pour la révolution lorsqu'on sent qu'elle est dans l'air.

Au lieu de chicaner ceux qui veulent faire de la gymnastique révolutionnaire payant de leur personne, cherchons tout simplement à faire mieux qu'eux. Il en naîtra ainsi, non des rivalités de sectes ou de boutiques, mais une noble et profitable émulation.

Les fautes économiques de la Commune, qui n'osa ni prendre possession

de la Banque et des grands établissements financiers, ni socialiser les usines (sauf, *en principe*, celles dont les patrons s'étaient enfuis), ni affranchir définitivement les locataires de la tyrannie de M. Vautour, ces fautes-là furent peut-être plus graves encore que les fautes militaires.

Mais cette critique impartiale et nécessaire étant émise, il faut reconnaître aussi le courage et la sincérité des membres de la Commune, qui n'avaient pas encore eu le temps de se pervertir en devenant un vrai gouvernement. Beaucoup payèrent de leurs personnes et, si leurs idées nous paraissent aujourd'hui vieillotées et confuses, il faut reconnaître qu'ils étaient encore en avance sur la masse.

Nous avons à étudier les grands mouvements historiques pour en tirer la philosophie. Cette masse, engourdie par les séculaires oppresions de toutes sortes, cette masse qui ne semble avoir d'éveil qu'un jour tous les quinze ou vingt ans, efforçons-nous de l'éclairer, de stimuler son initiative ; mais gardons-nous bien d'abdiquer la nôtre.

Nous avons à étudier les grands mouvements historiques pour en tirer la philosophie. Cette masse, engourdie par les séculaires oppresions de toutes sortes, cette masse qui ne semble avoir d'éveil qu'un jour tous les quinze ou vingt ans, efforçons-nous de l'éclairer, de stimuler son initiative ; mais gardons-nous bien d'abdiquer la nôtre.

En nous livrant à ce travail, nous aurons fait œuvre plus féconde qu'en prononçant, avec trémolos dans la voix, des discours sensationnels aux images grandiloquentes.

Ch. Malato.

Un Précurseur

Les actes d'Emile Henry se réclament aujourd'hui d'une logique si implacable et révélatrice à nos yeux un tel caractère de légitimité, que ni la loi, ni toute autre considération nécessairement secondaire, ne nous empêcheront de les saluer au passage au nom de la saine raison.

Leur examen superficiel, il est vrai, les laisse impénétrables ; mais si l'on se donne la peine de réécrire, d'analyser, de répondre aux « pourquoi » de sa conscience, aisément en en découvrant et expliquant le mobile.

Quelques-uns seulement, à l'avant-garde du progrès, osent revendiquer froidement les actes de notre camarade Emile Henry.

Qu'importe pour nous les conséquences de nos dires si la graine jetée à tous porte ses fruits, aux risques et périls du semeur.

Si Henry avait eu le cœur moins sensible, au diapason de celui qui est sensé battre dans la poitrine des « honnêtes gens », si l'étroit égoïsme bourgeois avait remplacé l'amour dont il débordait, s'il avait mis l'intelligence dont la nature l'avait abondamment pourvu, au service de ses intérêts propres, sans égards pour ceux des autres, et même en les piétinant, la morale ambiguë nous l'offrirait comme un modèle sous la forme d'un brillant officier, d'un homme politique à la mode ou d'un ingénieur chanceux.

Jeune comme il était, il avait cru tous les hommes bons comme lui, francs, désintéressés, fraternels ; cruelle fut la déception lorsqu'il put lire la vérité à travers le masque transparent de la civilisation moderne.

Mathématiquement, il est fatal que des individus de la trempe d'Henry s'aperçoivent

de ce mensonge social, et que tous les atomes de leur corps prennent une orientation nouvelle : celle de la révolte.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils vomissent la haine par tous leurs pores après s'être dessillé les yeux sur toutes les infamies de la vie et la faïcité des gens.

Beaucoup d'autres individus, aussi bien que lui, reconnaissent que la pourriture bourgeoise est, à son comble, mais ils ne sont que superficiellement touchés par les monstrueuses hypocrisies sociales ; ils imposent facilement leur cœur sans en ressentir une peine exagérée ; ils pensent comme les révoltés, disent comme eux, mais pour rien au monde ne dérangeaient une pierre à l'édifice social d'où découlait un pareil état de choses. Leur mentalité est composée de sentiments mixtes, accommodants, se neutralisant, mi-probes, mi-honnêtes, mi-canailles, toujours une belle parole d'indignation aux lèvres, une larme à l'œil, etc. ; mais au fond de tout cela la plus plate indifférence.

Tandis que dans les tempéraments du genre d'Henry, homme pour ainsi dire complet, sans vices, sans défauts mais plein de vitalité, de passion, d'amour de la justice, de la vérité, il n'est pas d'accordement possibles.

Si ces forces n'ont pas été disséminées dans les paroisses, ni son énergie épargnée dans les groupes d'études : il a compris que seule l'action est libératrice, que chaque fois qu'il y a eu progrès, cela s'est accompagné d'une effusion de sang.

Aussi ne reculera-t-il pas devant les moyens sanguinaires si ces moyens sont les seuls bons, les seuls à employer.

Pendant assez longtemps, les peuples furent malheureux pour avoir écouté Jésus ou ses adeptes que beaucoup regardent à l'instar de Renan, comme les précurseurs de l'idée anarchiste.

Difficile sera de prouver, en quoi nos vrais anarchistes, c'est-à-dire les propagandistes par le fait, offrent un point de ressemblance avec les apôtres du christianisme.

Si l'anarchie militante avait une devise, la plus douce qui pourrait lui convenir serait :

Oeil pour œil, dent pour dent.

De ces six mots à la résignation chrétienne exprimée dans le Si on te souffle sur la joue droite, présente la gauche » il y a un abîme. Du reste, la bombe de Terminus n'était qu'une réponse à l'exécution de Vaillant.

Et c'est pour avoir cru que la patience et le pardon étaient des forces que les hommes sont si enchaînés et si misérables ; en les déshabituant de toute la morale évangélique, ils retrouvent leur état naturel d'être libres, destinés au bonheur.

Au calme, à la modération, à l'effacement, au laissez-faire, au scepticisme, l'anarchie oppose l'action révolutionnaire, l'exaltation de l'idéal, l'affirmation de l'individualité, l'indignation outrée et ses conséquences.

Est-ce que s'il avait été possible de réaliser une amélioration sociale par des moyens doux, on en eut essayé d'autres ?

Mais la bourgeoisie est sourde : le douleur ne l'émeut pas. Il faut lui remuer les tympans vigoureusement pour qu'il daigne se retourner, blême de peur, usant de moyens coercitifs hâtant sa chute.

Emile Henry fut un doux, un simple, un convaincu dans la plus complète acceptation du mot.

Sa force fut son inébranlable conviction admirablement servie par une résolution méthodique à la fois calme et terrible.

Ceux qui l'on connu, approché ou entendu sont unanimes à reconnaître combien ces hommes sont de tels hommes : pas la moindre ambition ne se décela un instant chez cette créature toute de promptitude, faite pour l'action. Possesseur de merveilleuses facultés, son cerveau s'assimilait rapidement toute chose, le laissant admirablement préparé pour l'exécution radique. Bachelier à seize ans ses premiers succès d'école sont là pour témoigner sa facilité

NOS BANDITS

intellectuelle. Plusieurs anecdotes suffisent à démontrer chez lui l'existence des plus fins sentiments, d'une générosité spontanée, d'une extrême délicatesse, aussi gai qu'on peut l'être à son âge, serviable, assidu à la besogne, outre certaines autres qualités morales sur lesquelles il est inutile d'insister, mais qui sont tout à sa louange.

Les assistants aux débats de la cour d'assises et à la boucherie de la Roquette, sont unanimes à proclamer qu'il étonnait autant par son intelligence que par son courage.

Maurice Barrès, témoin de l'exécution déclare que : « à toutes les époques et dans toutes les civilisations, celui qui comme Henry s'entête en face de la mort a forcé les admirations, car les hommes sont avant tout des amateurs d'énergie. »

Les gouvernements n'avaient pas été sans remarquer l'admiration qu'avait provoquée l'inoubliable attitude de Vaillant marchant au supplice.

Ils craignaient, avec de justes présomptions du reste, qu'Emile Henry affichât lui aussi un pareil dédain de la mort.

C'est alors que Reinhach proposa à la chambre d'empêcher la visibilité et la publicité des exécutions.

En procédant ainsi, des policiers intéressés auraient pu affirmer qu'il était mort comme le dernier des lâches. Aucun témoin ne serait venu dire le contraire.

Tous les jours on retardait l'exécution, avec le ferme espoir que cette loi serait votée.

Finalement, ils reculèrent devant cette ultime infamie et décidèrent que l'on procéderait comme par le passé.

Il existait encore d'horribles manœuvres dans l'arsenal des bourreaux pour tâcher de l'empêcher de paraître brave.

Comme pour Ravachol, conduit au supplice, les parties sexuelles reliées par une attache aux bras, croisées derrière le dos, Henry fut ficelé par les mêmes exécuteurs d'identique façon.

Les chevilles se touchaient l'empêchant d'avancer : « N. de D. ! ces cordes sont trop serrées, on ne peut pas marcher », clama-t-il après avoir poussé le même cri qu'à la cour d'assises : « Camarades, courage ! vive l'anarchie ! »

Tous les spectateurs étaient stupéfaits de la façon dont ses liens l'étrigaient : Henry roulaient plutôt qu'il ne marchait tant il était ligoté.

A deux pas de la guillotine, se raidissant une dernière fois, encore plus fort il cria, après avoir jeté un fier regard circulaire : « Vive l'anarchie ! »

Au bout de deux secondes, le couteau tomba, produisant une impression immobile et dégoutante qui donna un haut-le-cœur aux plus forts.

Le cimetière d'Ivry on put mieux constater à l'inspection du corps d'Emile Henry, combien étaient serrés les liens qui le paralyaient : les poignets et les jambes étaient tout meurtris. Comment, malgré les souffrances qu'il dut endurer à ce moment, put-il montrer un pareil sang-froid ?

Combien Henry est grand et sympathique, qui tue pour une idée, avec foi et conviction, à côté de l'officier, du soldat ou de l'explorateur moderne, tuant sans but, par simple question de lucratif, comme le chourineur, qui, lui, plus modeste, se passe de la gloire que ces produits de la bourgeoisie récoltent en semant la mort. Jamais la conscience d'Henry ne fut plus calme qu'après les attentats où il sacrifia quelques existences prises au hasard, représentant la moyenne responsabilité du troupeau humain. Est-ce que le patron, qui par ses calculs, ses spéculations, son avarice, son despote, fait tuer à son service ou abrégé l'existence de salariés, sans compter la complète atrophie cérébrale par manque de repos et de réparation physique, n'est pas le véritable coupable ?

Combien le pauvre irait vite à améliorer sa condition s'il éprouvait avec intensité la haine de son prochain oisif et fortuné.

Malheureusement ce sentiment est trop souvent neutralisé chez lui par l'envie et l'espérance de devenir riche à son tour.

Pour s'être fièrement campé en adversaire résolu et incorruptible de la société, Henry fut guillotiné.

Mais on ne guillotine pas une idée ; aujourd'hui, l'anarchie s'affirme et s'impose partout sur le globe.

Que deux ou trois tempéraments seulement se lèvent, aussi purs et convaincus que le jeune précurseur dont je rappelle et exalte ici les actes et la société bourgeoise aura vécu.

Eugène LEPHAY.

PENSEES

Autrefois, le cloître s'ouvrait pour les âmes fatiguées ou rebutées par les spectacles du monde, aujourd'hui nous n'avons de refuge que dans les hôpitaux ou les prisons.

Que veulent les anarchistes ? L'autonomie de l'individu, le développement de sa libre initiative qui, seuls, pourront lui assurer tout le bonheur possible. Si l'anarchiste admet le communisme comme conception sociale, c'est par simple déduction, car il comprend que ce n'est que dans le bonheur de tous, libres et autonomes comme lui, qu'il trouvera le sien propre.

Lorsqu'un homme, dans la société actuelle, devient un révolté conscient de son acte — et tel était Ravachol — c'est qu'il s'est fait dans son cerveau un travail d'analyse douloureuse dont les conclusions sont impératives et ne peuvent être étudiées que par lâcheté. Lui seul tient la balance, lui seul est jugé s'il a raison ou tort d'avoir de la haine et d'être sauvegardé voire même féroce.

J'estime que les actes de brutale révolte portent juste, car ils réveillent la masse, la secouent d'un violent coup de fouet et qui montrent le côté vulnérable de la bourgeoisie toute tremblante encore au moment où la Révolution marche à l'échafaud.

Fais ce que tu croiras être le mieux et fais-le avec amour.

A ceux qui disent : « La haine n'engendre pas l'amour », répondez que c'est l'amour, vivant, qui engendre souvent la haine.

La haine qui ne repose pas sur une basse envie, mais sur un sentiment généralisé, est une passion saine et puissamment vitale.

Plus nous aimons notre rêve de liberté, de force et de beauté, plus nous devons faire ce qui s'oppose à ce que l'avenir soit.

Une volonté qui va jusqu'au suicide peut engendrer des dévouements définitifs et sans espoir.

Un des premiers enseignements de l'anarchie est celui-ci : « Développe ta vie dans toutes les directions, oppose à la richesse fétive des capitalistes, la richesse réelle des individus possesseurs d'intelligence et d'énergie. »

J'aime tous les hommes dans leur humanité et pour ce qu'ils devraient être, mais je les méprise pour ce qu'ils sont.

Au surplus, j'ai bien le droit de sortir du théâtre quand la pièce me devient odieuse et même de faire claquer les portes en sortant, au risque de troubler la tranquillité de ceux qui sont satisfaits.

Grande-Roquette, mai 1894.

Emile Henry.

DEUX ACCIDENTS

Dimanche matin, en atterrissant, un aéroplane tuait Maurice Berteaux, ministre de la Guerre, blessait Ernest Monis, président du Conseil, Henry Deutsch de la Meurthe, gros financier. Aussi, automobiles, médecins furent réquisitionnés. La presse à gros tirage publiait édition sur édition, avec manchettes sensationnelles : Accident... Désastre... Catastrophe... Unanimes, tous les plus mutués dressent des couronnes au disparu. Grand patriote, législateur éminent, ministre intégré, etc. Et dans une prose émotionnée, l'on nous montre le héros mourant au champ d'honneur...

Le même jour, à la même heure, à Nancy, à l'usine Wendel, un haut fourneau, par suite de la rupture d'un tuyau à gaz, éclatait, brûlant atrocement vingt ouvriers et en faisait disparaître dix autres. Ceci n'est qu'un accident banal que l'on trouve en troisième page, en six lignes. Qu'importe la mort de trente ouvriers. Ces travailleurs qui, peut-être, laissent derrière eux des femmes et des enfants que queute la misère, ne sont pas tombés au champ d'honneur. Il ne s'agit plus là d'une catastrophe, d'un désastre : c'est un simple accident du travail.

En effet, des ouvriers succombant dans le travail, cela est tellement commun que rien ne semble plus naturel et ne peut passionner le public ; tandis qu'un ministre de la Guerre tué en jacinthes... c'est plutôt rare, et le papier se vend bien...

A. D.

Pour les Nôtres

Camarades, vous vous rappelez tous l'affaire de Margency où, à la suite d'une fusillade dirigée par un chien de garde du capital sur des ouvriers grévistes, ce furent ceux-ci qu'on arrêta, en août 1910. Mais où cet acte d'arbitraire devint une iniquité monstrueuse, c'est lorsqu'en vint sept des fusillés condamnés à des peines de 6 à 18 mois de prison !

C'est ainsi que notre camarade Gorian fut frappé de 18 mois et — comble d'injustice — de 5 ans d'interdiction de séjour. Delabarre, Pavie, Perse, Blondet, Gilet et Carpenter obtinrent six mois.

Où tous subissent leur peine au régime du droit commun : Gorian à la Santé, les autres à Pontoise et à Beauvais.

Nous avons plusieurs fois protesté et crié contre ces faits, mais gouvernements et magistrats se moquent bien de cela ; c'est tout autre chose qu'il faudrait.

En attendant, six de ces malheureux ont laissé des enfants en bas âge — douze en tout — et six mères de famille qui ont extrêmement besoin d'être secourus. Le syndicat de la région (Syndicat des ouvriers du bâtiment), a fait ce qu'il a pu pour les familles de ses membres tombés victimes de la férocité patronale. Mais cela ne suffit plus, les ressources s'épuisent !

C'est pourquoi il est fait appel à tous les gens de cœur. Que pas un n'oublie qu'il y a à Montmorency une douzaine de petits enfants qui réclament du pain.

Envoyer les fonds au camarade Léon Maure, trésorier de la section syndicale de Montmorency, 1, place Saint-Jacques, Montmorency.

Les paysans marocains, que la presse vendue présente sans cesse comme des hordes de pillards, fanatiques et ennemis de toute civilisation, savent fort bien, par l'exemple de leurs frères algériens et tunisiens, ce que leur vaudrait l'occupation française. Toute la littérature journalistique ne peut faire que le sort de ces derniers leur paraîsse séduisant. Ils sont tous là, groupés sous leurs tentes. Avec un tir par quatre ou par cinq, qui peut leur envoyer quarante obus à la mélinite en moins de vingt secondes, que restera-t-il d'eux si le tir se prolonge quelques minutes ?

Contre les envahisseurs ils se défendent comme ils peuvent. Trop faibles pour livrer des batailles rangées, ils harcèlent l'ennemi ; trop peu nombreux et mal armés pour l'attaquer en plein jour, ils attendent la nuit. Mais leur héroïsme ne se dément pas pour cela ! Ils se font tuer par centaines et nombreuses sont les femmes qui tombent à côté des hommes en venant les soutenir dans leur lutte si terriblement inégale.

Des officiers qui auraient le sens de l'honneur respecteraient ces obscurs héros ; ils ne frapperont que dans la stricte mesure de la défensive et se garderont de toucher à leurs maigres troupeaux, à leurs misérables huttes, à tous ces pauvres biens qu'ils mettent tant de vaillance à défendre.

Au lieu de cela, que voyons-nous ? Nous voyons nos officiers, l'*« élite de la nation »*, d'une nation qui se dit hautement civilisatrice et démocratique, nous voyons ces hommes, qu'on nous cite comme les parangons de l'honneur et du patriotisme, se ravalent au rang de Vandales ou de Huns, et massacrer lâchement, pour le plaisir, hommes et femmes sans défense, piller, voler, incendier, se couvrir d'abominations.

Nous n'en voulons pour preuve que ce passage de la relation d'un correspondant du *Matin* qui accompagnait la colonne Brulard dans sa marche sanglante sur Fez.

C'est d'abord le récit d'une attaque nocturne de la part des Marocains :

Lalla-Itto, 14 mai. — ... Les Marocains, toujours très nombreux, se portent alors sur la face sud du camp Brulard, en franchissant l'espace laissé libre entre les deux camps.

Ils tombent sous le secteur de surveillance d'une section de 75 d'artillerie coloniale qui, grâce à la clarté de la lune, peut ouvrir le feu sur eux en débouchant les fusées des obus à zéro, c'est-à-dire en tirant à deux cents mètres seulement, comme avec des boîtes à mitraille.

Le spectacle du combat de nuit, pleinement éclairé par les rayons froids et blafards de la lune, au milieu des détonations de l'artillerie et du crépitement incessant de la fusillade, dans les larges flammes vomies par les gueules des canons, les petits éclairs bleutés des fusils Lebel et les leurs rougeâtres suivies d'une étincelante traînée de poudre enflammée des tromblons marocains qui vous environnent de toutes parts et font rage, est vraiment fantastique et saisissant.

Ajoutez à cet impressionnant décret les hurlements des Marocains et les cris stridents de leurs femmes qui les excitent au combat, et qui sont venues jusque-là avec eux pour relever leurs morts et leurs blessés, et vous aurez une idée du spectacle étrange auquel je viens d'assister.

Les assaillants sont donc rejetés sur la colonne Brulard, qui les laisse approcher sans tirer un seul coup de fusil. Pendant près d'un quart d'heure, les Marocains approchent toujours, tirant de plus en plus, sans qu'on leur réponde encore.

Soudain l'air est déchiré par le crépitement d'une rafale prolongée de feux de salve qui éclatent sur toute la ligne au sud du camp.

La nappe de plomb passe comme un couteau au ras de la plaine. Combien furent atteints ? On l'ignore, mais toujours est-il que lorsque l'ouragan de mitraille eut cessé, au bout d'une dizaine de minutes, on entendait de toutes parts des cris de douleur et des râles, et que les Marocains, qui étaient venus en poussant des cris de guerre et en profrant des insultes, se retiraient lentement en chantant les prières des morts.

Lalla-Itto, 15 mai. — Les Marocains nous avaient empêchés de dormir la nuit précédente. Une politesse en valait une autre. Nous sommes donc allés, ce matin, leur offrir un petit réveil qui n'était pas dans une musette, pour employer le style de nos troupiers.

... On se met en route à trois heures du matin, avec un peloton de spahis, deux goums à pied, cinq goums à cheval, deux compagnies de tirailleurs algériens et coloniaux et deux batteries de 75. On avance lentement et silencieusement dans la nuit. Pas une parole, pas un heurt, pas un grincement de roues. La colonne semble glisser sur les fleurs, qui font

un parterre presque continu pendant plusieurs kilomètres.

Enfin, à quatre heures trois quarts, deux batteries de 75 prennent position et abatent leurs pièces. La distance est indiquée au correcteur pour le débouchage des événements. Je m'arrête entre les deux batteries, un peu ému à l'idée du spectacle effroyable auquel je vais assister. Ils sont tous là, groupés sous leurs tentes. Avec un tir par quatre ou par cinq, qui peut leur envoyer quarante obus à la mélinite en moins de vingt secondes, que restera-t-il d'eux si le tir se prolonge quelques minutes ?

La distance est de 3.600 mètres. En quelques coups très courts, plaçant ses obus comme à la main, le capitaine Vignaux fait éclater ses projectiles à la mélinite au beau milieu des groupes les plus compacts. L'effet est terrifiant. Les survivants s'enfuient dans toutes les directions, cherchant à se réfugier dans la forêt, où les obus implacables les poursuivent.

En quelques minutes, tout est en flammes, et il ne reste plus que de petits tas de cendres qui marquent l'endroit où se trouvait le camp d'un millier d'hommes environ. On s'empare de quelques ânes, d'un troupeau de veaux et de chèvres, ainsi que de nombreuses poules qui viendront améliorer l'ordinaire des braves gourmets.

Aviez-vous bien lu ? Saisissez-vous toute l'atrocité de cette attaque de sauvages à mélénite ?

Quand les Marocains, dont les *tromblons* soulèvent la risée de leurs massacrants armés d'engins terribles, se mettent à tirer sur le camp dans la nuit, nos officiers crient au guet-apens. Mais lorsque ceux-ci commettent le même acte, avec quelle aggravation de sauvagerie consciente et savante ! cela s'appelle des « représailles » !

Que diraient-ils, que diraient ces misérables journalistes et toute la racaille bourgeoise qui lit leurs récits avec une lâche autant que cruelle satisfaction, que diraient-ils tous si les Prussiens venaient renouveler la sanglante leçon de 1870 ?

Cette affirmation du droit du plus fort leur semblerait abominable, et pourtant les Prussiens n'ont jamais commis d'attaques comme celles dont gâtent les Marocains, se mettant à tirer sur le camp dans la nuit, nos officiers crient au guet-apens. Mais lorsque ceux-ci commettent le même acte, avec quelle aggravation de sauvagerie consciente et savante ! cela s'appelle des « représailles » !

Les diraient-ils, que diraient ces misérables journalistes et toute la racaille bourgeoise qui lit leurs récits avec une lâche autant que cruelle satisfaction, que diraient-ils tous si les Prussiens venaient renouveler la sanglante leçon de 1870 ?

Le préfet de police a sur la conscience plus d'un crime ; c'est un véritable danger public.

Ceux qui avaient toujours absous ce dangereux maniaque viennent d'en être les victimes.

D'Issy-les-Moulineaux, des aviateurs tentaient le raid Paris-Madrid.

Une foule compacte, en grand nombre composée de travailleurs que les fatigues de la semaine n'ont point empêchés de venir ovationner les intrépides voyageurs, est là, massée, au bord du terrain d'aviation.

Sans que l'on sache pourquoi, Lépine, à chaque instant, fait traverser le terrain par des pelotons de cavalerie, exposant inutilement la vie de centaines d'individus et celle des aviateurs qu'un tel encombrement de la pelouse peut gêner pour un atterrissage forcé.

Beaumont, Garros, Gilbert se sont envolés ; puis ce sont des essais de Frey, Garnier, Verret, Védrines.

6 h. 20. C'est au tour de l'aviateur Train de prendre son essor ; avec lui est un

LIBÉRALISME

Un homme que tous les partis respectent et estiment parce qu'en lui bat un cœur généreux, Pierre Quillard, au premier meeting organisé en faveur de notre camarade espagnol Sagrista, et où il était venu joindre sa protestation et celle de ses camarades de la Ligue des Droits de l'Homme, disait : « Quant même, il existe en France, dans notre République, un libéralisme inconnu de la royauté espagnole. »

Hélas ! le libéralisme des bourgeois républicains francs-maçons, même des plus démocrates, ne se différencie guère du conservatisme des bourgeois royalistes et catholiques espagnols.

Il est vrai que dans leurs discours, nos gouvernements font revenir si souvent les mots Liberté... Egalité... Fraternité... Démocratie... etc., que l'on peut croire à un semblant de libéralisme. Mais il n'existe que dans les discours, dans les écrits.

Au banquet de la Presse, Monis, dans une magnifique enveloppe, ne déclarait-il pas la liberté de penser et d'écrire chose sacrée et inviolable. Cela empêche-t-il Gustave Hervé d'être pour quatre ans en prison pour avoir écrit ce que tout le monde pensait, ce qu'après lui tous les journaux ont écrit ? Cela empêche-t-il Aubain, secrétaire des libérés, des bagnes militaires, d'avoir été condamné à dix-huit mois de prison pour une affiche et pour avoir prononcé un discours absous quatre fois par la Cour d'assises de la Seine. Et le témoignage de ce même groupement est, lui aussi, poursuivi pour délit d'opinion ; cela n'empêche point Descamps, gérant de la Cravache, d'être condamné à cinq ans de prison.

La royauté espagnole a condamné à mort Ferrer, elle emprisonne et tue plusieurs militants révolutionnaires.

Mais la République française n'a-t-elle pas assassiné le peintre Delannoy en l'emprisonnant malgré la protestation des médecins qui voyaient en cette mesure le coup de grâce donné à un malade, et les soutiens de l'ordre n'ont-ils pas maintes fois assassiné des ouvriers revendiquant leur droit à la vie ?

La royauté espagnole a condamné à neuf ans de réclusion Sagrista, l'auteur de quatre dessins représentant le martyr de Montjuich. Mais la République française ne s'apprête-t-elle pas à condamner un artiste auteur, lui aussi, de dessins (parus dans la *Voice du Peuple*) ? Ne poursuit-elle pas pour avoir signé une affiche plusieurs militants de Puteaux, parmi lesquels deux femmes, les camarades Aliot et Mercier ?

Dans quelques jours, ce sera le tour de la *Garde Sociale* ; toujours pour délit d'opinion, ce honteux anachronisme.

Et tout cela sous un ministère qui représente la bourgeoisie la plus libérale.

La royauté ou République, c'est toujours la bourgeoisie au pouvoir ; c'est toujours la lutte de classe : exploités contre exploiteurs.

Libéralisme n'est qu'un mot qui, dans toute société capitaliste, ne pourra jamais prendre corps, devenir une réalité.

Menacés par la révolution de Barcelone, les bourgeois espagnols n'ont pas hésité à sacrifier ceux qui étaient le ferment de la révolte ; les bourgeois de France ne reculeront pas devant une nouvelle semaine sanglante comme celle d'il y a quarante ans s'ils sentaient leurs priviléges menacés ; la répression sourde, mais sauvage, qui sévit en Champagne, n'en est-elle pas la preuve ?

Le peuple s'est trop longtemps payé de mots... Il n'a plus confiance, il ne peut tarder à agir.

Liberté et régime bourgeois s'opposent l'un à l'autre.

Pour que l'un existe il faut que l'autre disparaisse.

Il n'y aura de vrai libéralisme qu'une fois la Révolution faite par le peuple conscient.

Mais, dès maintenant, il apparaît à la classe ouvrière d'empêcher le nouveau crime du pouvoir, dont notre ami Grandjouan va être victime.

Ce que n'a pu empêcher le peuple espagnol pour Sagrista, les travailleurs doivent l'empêcher pour celui qui jamais ne ménagea, pour la cause de la Révolution, et sa parole et son talent.

A. Dauthuille.

Un Saligaud

Nous pourrions bien connaître le nom de celui qui envoyait au ministre de la Justice un feuillet néo-malthusien en l'accompagnant de cette mention : « Transmis à Votre Excellence la présente saléte à moi remise devant l'église de la Trinité, hier, 27 septembre. »

Cette dénonciation valut au hardi propagandiste (devant l'église ! quel sacrilège !) quatre mois de prison par défaut qui viennent, nous disent les quotidiens, d'être transformés en 200 francs d'amende.

Le dénonciateur, nous en jurerions, est un de ces innombrables bourgeois qui ont un, deux enfants, trois au plus, alors que leurs ressources, par rapport avec celles d'un ouvrier, leur permettent

d'en élire bien davantage, et dont l'immonde hypocrisie s'égale à la bassesse de leur égoïsme.

Ce qu'ils trouvent si bon de faire — la limitation volontaire des naissances — il ne faut pas le dire — ce qu'ils accomplissent par bas calcul, par simple égoïsme, il ne faut pas que des malheureux sachent le pratiquer dans l'intérêt de leur progéniture et de la race elles-mêmes !

Qu'il ose se nommer, le saligaud en question et nous verrons bien s'il a la conscience nette de ce dont nous parlons.

Mais alors même qu'il en serait ainsi, qu'il trouve à cette place ce qu'il mérite encore : l'expression de notre dégoût.

Encore un Cheminot condamné

Le 16 mai, les débats du procès des saboteurs se sont déroulés devant la cour d'assises de Maine-et-Loire ; comme on pouvait s'y attendre, l'acte d'accusation fut un monument de... bonne foi ; on y voit que Oger brisa, dans la nuit du 12 au 13 octobre, des fils d'action commandant des signaux avancés au risque de provoquer une terrible catastrophe. Or, des déclarations mêmes des témoins à charge, dont un ingénieur et un chef de gare, il ressort que les signaux étaient à l'arrêt, il n'y avait donc aucune crainte de tamponnement.

Coiffard, conseiller à la cour, preside avec la partialité ordinaire des présidents d'assises ; il reproche à Oger d'avoir tenu un débat avant d'entrer à la compagnie des chemins de fer de l'Anjou et de ne pas avoir réussi dans ses affaires. De ceci on pourrait conclure, d'après le président Coiffard, que tous les gens qui ont fait faillite sont des gens de sac et de corde ; on a l'impression que le président veut, dans le procès des cheminots angevins, faire une bonne affaire ; ceci dit sans vouloir assimiler son bureau à un comptoir, nous laissons cela aux gens mal intentionnés.

Oger, qui est un névrosé, a eu aussi le très grand tort d'être malade pendant son service à la compagnie, par suite du surmenage qu'elle lui imposait. S'étant alité à plusieurs reprises, l'inculpé est présenté aux jurés comme travaillant irrégulièrement. Son salaire atteignait le chiffre formidable de 3 fr. 85. Nous sommes loin de la fameuse thune.

Le régime déprimant de la prison a fortement influé sur lui ; ses réponses sont, peu embarrassées, on sent l'homme insuffisamment préparé à la lutte et ceci fait ressortir l'erreur de Janivon qui croit que n'importe qui peut être secrétaire de syndicat.

On savait qu'en fait d'arguments les révanchards suivreurs du mirliton Déroulède n'avaient que leur bêtise et leur haine. Dans la Patrie de dimanche, le sinistre Pol-Mathieu écrit, dans ce journal, un article contre les disciplinaires, rempli de mensonges et de haine. Ce monsieur prétend que les fers, les silos, la crapaudine, etc., toutes ces tortures n'existent que dans l'imagination maladive de quelques humanitaires ; il paraît que tout ce que le publiciste Jacques Duhar a raconté dans le Journal n'est qu'un tissu d'imbécillités et que tous les patriotes haussaient les épaules à leur lecture. Mais le plus joli dans cet article est cette phrase : « N'abuse, les mauvais soldats condamnés pour fautes graves contre l'honneur et la discipline étaient envoyés à Biribî où ils accompagnaient leur peine sans qu'on entendt parler d'eux. Et tout le monde se trouvait bien de cette coutume. »

Il se peut que cette coutume convienne aux bandits qui, dans le bled, sont chargés de leur garde et qu'ils trouvent une grande jouissance à les faire souffrir, mais je crois qu'il n'en est pas de même pour ces victimes qui avaient 99 chances sur 100 pour ne jamais en sortir. Demandez plutôt à Rousset.

Carnet d'un Révolté

Devant le grand malheur qui vient de frapper la France en la personne de M. Berteaux, nous avons cru utile de faire une enquête pour savoir si vraiment tous les Français partagent la douleur qui s'est emparée des personnes qui sont venues se faire inscrire sur le registre qui est déposé dans le vestiaire du ministère de la guerre. Quelle n'a pas été notre indignation en constatant que beaucoup d'individus que l'on ne saurait trop durement qualifier ne partagent pas notre douleur. Résumons notre enquête :

La première personne que nous avons interrogée exerce la profession de camelot. Voilà à peu près sa réponse : « Vous pensez si on est heureux. Grâce à toutes les éditions supplémentaires des journaux, on a fait la forte journée, hier, une recette de 70 francs. Je voudrais bien qu'il meure un ministre comme ça tous les mois. »

La deuxième personne est un aviateur qui nous dit : « J'ai été embêté par ce stupide accident parce qu'il m'a empêché de partir. »

La troisième personne nous dit : « En ma qualité de député, je suis très content de cet événement qui va sans doute changer la situation politique, et j'espère bien, s'il se forme un nouveau cabinet, que cette fois j'y pénétrerai. »

La quatrième personne est un terrassier qui nous dit : « Si seulement Lépine avait pu y passer avec Berteaux, c'est alors que nous applaudirions à cet accident. »

La cinquième personne est un Marocain de passage à Paris. « Moi et mes compatriotes, nous confie-t-il, nous ne le regretterons pas, car nous savons quelle est sa responsabilité dans la guerre actuelle et qu'il appartient à la bande de requins pour le compte de laquelle on pille et on assassine dans mon pays. Et nous n'avons qu'un souhait à formuler : c'est que toute la bande y passe. »

Il va sans dire que ces idées ne sont pas les nôtres, et pour le prouver, nous ouvrons une souscription destinée à envoyer une coupe aux obsèques du regretté millionnaire et ministre de la guerre.

**

On savait qu'en fait d'arguments les révanchards suivreurs du mirliton Déroulède n'avaient que leur bêtise et leur haine. Dans la Patrie de dimanche, le sinistre Pol-Mathieu écrit, dans ce journal, un article contre les disciplinaires, rempli de mensonges et de haine. Ce monsieur prétend que les fers, les silos, la crapaudine, etc., toutes ces tortures n'existent que dans l'imagination maladive de quelques humanitaires ; il paraît que tout ce que le publiciste Jacques Duhar a raconté dans le Journal n'est qu'un tissu d'imbécillités et que tous les patriotes haussaient les épaules à leur lecture. Mais le plus joli dans cet article est cette phrase : « N'abuse, les mauvais soldats condamnés pour fautes graves contre l'honneur et la discipline étaient envoyés à Biribî où ils accompagnaient leur peine sans qu'on entendt parler d'eux. Et tout le monde se trouvait bien de cette coutume. »

Il se peut que cette coutume convienne aux bandits qui, dans le bled, sont chargés de leur garde et qu'ils trouvent une grande jouissance à les faire souffrir, mais je crois qu'il n'en est pas de même pour ces victimes qui avaient 99 chances sur 100 pour ne jamais en sortir. Demandez plutôt à Rousset.

Ernest Duté.

Au Cinéma

L'autre jour, Dauthuille nous montre, ici suffit d'envoyer 50 centimes, soit le douzième de l'abonnement annuel, et l'adresse d'un camarade à E. Guichard, 58, rue des Célestins, Aubervilliers (Seine), pour que le journal soit envoyé pendant un mois par les soins de l'*Œuvre de la presse révolutionnaire*.

Rien de plus répugnant que les scènes qui déroulent sous les yeux du public. Le patriote, le respect des lois, toutes les vertus bourgeois sont exaltées. Tantôt, c'est un brave (?) soldat, dont les films nous montrent les exploits sanguinaires, qui revient au pays chargé de décorations ; et les applaudissements d'éclater.

Bon populo, la dose de ta naïveté est incomparable ; dans les réunions, à l'atelier, chez le bistrot, la surtout, tu bouffes du soldat comme tu mangeais du curé il y a 10 ans, ce qui ne t'empêche pas d'avoir les larmes aux yeux en voyant un drapéau. Mais regarde donc, ne vois-tu pas que ces « exhibtionnistes » t'abrutissent ?

Tiens, voici la grève, regarde comme on y présente les ouvriers qui se révoltent ; le « meneur », un délégué de la C. G. T. sans doute, a pérorié au tableau précédent chez le bistrot, il a payé à boire à d'honnêtes travailleurs, il les a saoulés, l'argent qui a servi à payer l'alcool il l'a touché d'un patron concurrent, d'un étranger, d'un Allemand peut-être, et voilà les pauvres bourgeois démolissant les machines du bon patron, brisant tout chez ce brave homme qui veut le bonheur de ses ouvriers. Regarde cette bonne tête de patron, a-t-il l'air assez doux ? mais ces ouvriers, tes frères qui peinent comme toi, ont-l'air assez crapuleux, ont-ils assez des gueules d'alcooliques !

Applaudis, bon populo !

Voici une autre scène, ô combien morale encore : ce sont des petites communiantes, jolies à croquer sous leurs robes blanches ; une de leurs camarades n'a pu s'approcher de la sainte table, elle est malade, mourante. Ne crains rien, le bon curé à cheveux blancs vient lui apporter l'hostie consacrée et ce que la science n'avait pu faire, la religion l'a accompli : la belle petite communiant est sauvée.

Applaudis, bon populo !

Tiens, je crois que tu étais devenu athée depuis la séparation, est-ce que je me serais trompé ?

Ces cinq gosses de Clichy qui, la semaine dernière, ont versé de l'essence sur un de leurs petits camarades et y ont mis le feu ensuite, brûlant vif ce malheureux enfant qui poussait des hurlements de douleur pendant que ses bourceaux inconscients dansaient autour de lui une sarabande infernale, ces gosses avaient été sans doute dans un cinéma, ils y avaient vu quelque exploit de peaux-rouges brûlant leur victime dansant autour d'elle la danse du scalp, et dame, ils ont voulu mettre en pratique les scènes qu'ils avaient vues.

Belle éducation pour les enfants et les grandes personnes ! Les voyages dans les cinémas forment la jeunesse, ils instruisent en amusant... Qu'en dis-tu, populo ?

Le mélo pleurnichard était stupide et bête, mais il était tout de même un peu plus propre que les scènes mimées du cinéma avec ses films d'un patriotisme tellement idiot que Déroulède en rougit.

Cependant, le ciné peut être moralisateur, il peut avoir une influence considérable sur l'éducation, et nos camarades de la Fédération ouvrière antialcoolique l'ont si bien compris que le 13 mai dernier ils organisaient un meeting public contre « l'alcoolisme, fléau du prolétariat », avec le concours de divers orateurs, parmi lesquels le docteur Legrain, médecin chef de l'asile de Ville-Evrard, et qu'à cette soirée une série de films fut présentée, montrant les ravages de l'alcool sur les individus.

Camarades, boycottons les cinémas qui sabotent nos idées, obligeons-les, par tous les moyens, à changer leur genre de spectacles ; comme le théâtre, le cinématographe doit éduquer et non abrutir.

E. Guichard.

ŒUVRE DE LA PRESSE RÉVOLUTIONNAIRE

Cette semaine un courrier plus important encore que précédemment nous est parvenu ; d'excellentes idées nous sont soumises, et à la réunion du groupe, qui aura lieu le vendredi 26, nous étudierons les moyens de les mettre en pratique.

Le système d'abonnement mensuel a rencontré de nombreux partisans ; beaucoup de camarades ne peuvent offrir l'abonnement d'un an, de six mois ou même de trois mois d'un journal révolutionnaire à un camarade qui, quelquefois, le délaissera ; avec l'abonnement mensuel créé par le groupe, un ou deux camarades réunis peuvent, chaque mois, répandre le journal autour d'eux, et faire ainsi d'excellente propagande et attirer un lecteur, peut-être un abonné, à notre presse.

Le système d'abonnement annuel a rencontré de nombreux partisans ; beaucoup de camarades ne peuvent offrir l'abonnement d'un an, de six mois ou même de trois mois d'un journal révolutionnaire à un camarade qui, quelquefois, le délaissera ; avec l'abonnement mensuel créé par le groupe, un ou deux camarades réunis peuvent, chaque mois, répandre le journal autour d'eux, et faire ainsi d'excellente propagande et attirer un lecteur, peut-être un abonné, à notre presse.

Nous rappelons aux camarades qu'il suffit d'envoyer 50 centimes, soit le douzième de l'abonnement annuel, et l'adresse d'un camarade à E. Guichard, 58, rue des Célestins, Aubervilliers (Seine), pour que le journal soit envoyé pendant un mois par les soins de l'*Œuvre de la presse révolutionnaire*.

Pour éviter toute indiscretion, les journaux sont toujours envoyés sans titre apparent.

Les souscriptions seront publiées dans le *Libertaire* et les *Temps nouveaux*.

Envoyer les fonds et la correspondance au camarade E. Guichard, 58, rue des Célestins, Aubervilliers (Seine).

Œuvre de la presse révolutionnaire

Vendredi 26 mai, à neuf heures précises, réunion aux bureaux du *Libertaire*, 15, rue d'Orsel (18^e).

Présence indispensable.

Groupe Marseillais de la Madrague. — Lettre revenue avec mention : inconnu.

Avez-vous reçu le colis-postal d'inventus que nous vous avons expédié ?

Anonyme (Vaucluse). Nous allons mettre votre idée à l'étude.

J. Guér... Reçu abonnements au Lib. et aux T. N., merci.

A. B. Trélazé — Tachez d'envoyer des adresses.

G. — Angers. — Merci des adresses — M. Aub.

Reçu abonnement — A plusieurs camarades — Nous avons fait l'expédition des inventus demandés.

SGUSCRIPTIONS

Anonyme (Vaucluse) 0,50 ; Marie V. 1,00 ; K. 0,50 ; Marceline B. 2,00 ; Guer 1,50 ; E. C. 0,25 ; M. B. 5,00 ; Total 10,75 ; merci à tous.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro quelques notes et articles

neurs son désir de faire pincer des grévistes à seule fin de faire des exemples, désireux qu'il est de faire respecter la liberté du travail (On connaît le cliché).

La discorde commence à régner parmi les entrepreneurs qui, à l'une de leurs récentes réunions du syndicat patronal, ne pouvant arriver à se mettre d'accord, ont échangé des coups ; c'est de bon augure pour les revendications ouvrières.

Le préfet a suscité une entrevue entre les ouvriers et les patrons, qui n'a donné aucun résultat.

Les choses en sont là ; les ouvriers, forts de leurs droits, attendent toujours et ils sont résolus à attendre aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour obtenir gain de cause.

Premier résultat : un entrepreneur a déposé son bilan.

Jean Labey

MONTCEAU-LES-MINES

A plusieurs reprises les camarades révolutionnaires militent dans les petites organisations de la ville, tentent de former une Union locale des syndicats ouvriers. A cet effet, ils s'adresseront au fameux syndicat des mineurs, lui demandant son adhésion, mais chaque fois ils se heurtent à un refus de la part des dirigeants du syndicat. Ces messieurs qui, jusqu'à maintenant avaient eu le monopole du mouvement ouvrier ne tenaient pas à le lâcher. Comment ! des petits syndicats groupant une dizaine ou une vingtaine de travailleurs, allaient prendre l'initiative de fonder une organisation centrale, afin de coordonner les efforts des militants, et ils osaient demander l'appui du plus fort syndicat de la région ! Allons donc ! Maîtres du mouvement politique, nos socialistes unifiés voulaient rester maîtres du mouvement économique dans la localité !

Mais, poussés à bout, dans une récente réunion des délégués de chaque syndicat, les représentants des mineurs déclarèrent qu'ils adhéraient, à condition qu'il n'y aurait aucune cotisation, car ils ne voulaient pas toucher à leur caisse. Question de gros sous, quoi ! Voyez-vous une Union de syndicats fonctionnant sans cotisations ! C'est sans doute là une innovation de bons mineurs, car il n'existe pas, que je sache, quelque chose de semblable dans l'organisation syndicale.

Aussi, je serais bien curieux de connaître là-dessous l'avis du camarade Yvelot, lui qui prêche continuellement l'union entre les travailleurs de différentes opinions ou tendances !

Seulement, cette idée-là ne pouvait venir que dans la cervelle d'un anisé, probablement dans celle de celui, qui, dernièrement, déclarerait gravement dans une réunion publique, que l'on ne pouvait pas être anti-votard, sous prétexte qu'on était obligé de supporter les lois ! Quelle intelligence, hein ?

C'est cependant cet individu-là qui, indirectement, mène le syndicat des mineurs

à sa guise, par la faute, il faut le dire, de l'indifférence des camarades révolutionnaires de ce groupement, qui rouspètent un peu de temps en temps, mais bien mollement.

Les funistes en profitent, comme on peut le voir par cet exemple. Un camarade, ancien syndiqué et même ancien administrateur de ce syndicat, travaillant actuellement dans une mine voisine de Montceau, où il n'existe pas d'organisation, adresse par trois fois une demande d'admission à ce fort syndicat. Vous pensez peut-être que comme ex-adhérent on allait l'admettre, allons donc, c'est ce que connaitre nos braves réformistes ! Sous des prétextes divers, entre autres parce qu'il ne travaille pas aux mines de Blanzy, on le refuse.

Le préfet a suscité une entrevue entre les ouvriers et les patrons, qui n'a donné aucun résultat.

Les choses en sont là ; les ouvriers, forts de leurs droits, attendent toujours et ils sont résolus à attendre aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour obtenir gain de cause.

Premier résultat : un entrepreneur a déposé son bilan.

Jean Labey

MONTCEAU-LES-MINES

A plusieurs reprises les camarades révolutionnaires militent dans les petites organisations de la ville, tentent de former une Union locale des syndicats ouvriers. A cet effet, ils s'adresseront au fameux syndicat des mineurs, lui demandant son adhésion, mais chaque fois ils se heurtent à un refus de la part des dirigeants du syndicat. Ces messieurs qui, jusqu'à maintenant avaient eu le monopole du mouvement ouvrier ne tenaient pas à le lâcher. Comment ! des petits syndicats groupant une dizaine ou une vingtaine de travailleurs, allaient prendre l'initiative de fonder une organisation centrale, afin de coordonner les efforts des militants, et ils osaient demander l'appui du plus fort syndicat de la région ! Allons donc ! Maîtres du mouvement politique, nos socialistes unifiés voulaient rester maîtres du mouvement économique dans la localité !

Bref, pour en revenir à notre Union, les camarades sont bien décidés à la former, et si les mineurs ne veulent pas marcher, eh bien ! ils resteront.

D'ailleurs, c'est le seul moyen de consolider les petits syndicats qui végètent et qui

peut-être seraient obligés de disparaître comme ceux fondés en 1899, lesquels, sans soutien, sans éléments énergiques, n'euvent pour la plupart, que quelques mois d'existence.

Déjà deux syndicats, celui des menuisiers et celui des bûcherons, viennent de fusionner pour former le syndicat du bâtiment ; cela leur permettra de faire plus facilement la propagande et d'organiser les autres corporations de cette industrie qui comprend peut-être deux cents travailleurs dans la localité.

J. Blanchon.

ALAIS

Le bourgeois et gouvernemental *Petit Méridional* nous apprend que la bourgeoisie alaisienne, émuée de la mortalité infantile de notre ville, vient de fonder une œuvre de la Goutte de lait. Quand l'allaitement maternel sera trouvé insuffisant, l'œuvre fournira gratis du lait de bonne qualité : gratis pour les « bons » citoyens s'entendent, pour ceux qui votent bien ; pour les autres, leurs enfants peuvent crever.

La caisse sera alimentée par des fêtes, par des quêtes et par la bourse des personnes charitables de la localité. Faire le bien avec l'argent des autres est commode et l'on y trouve honneur et profit.

Car il ne faut pas se laisser prendre à

l'organisation, initiative, cohésion,

(Jean Gravé) ... 0 10 0 15

Le socialisme par un bourgeois,

suivi des Déclarat. d'Emile Henry

Le Congrès anarchiste d'Amsterdam

Rapports au congrès antiparlementaire

... 0 50 0 60

Les déclarations d'Elievet ... 0 10 0 15

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libertaire, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago 0 85 0 10

Aux jeunes gens (Kropotkine) 0 10 0 15

La morale anarchiste (Kropotkine) 0 10 0 15

Communisme et anarchie (Kropotkine) 0 10 0 15

L'Etat et son rôle historique (Kropotkine) 0 25 0 30

Entre Paysans (Malesta) 0 10 0 15

Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert) 0 10 0 15

A. B. C. du libertaire (Lermine) 0 10 0 15

L'Anarchie (Malesta) 0 10 0 20

L'Anarchie (A. Girard) 0 05 0 15

Evolution et Révolution (E. Recus) 0 10 0 15

Arguments anarchistes (Beurc) 0 20 0 25

La question sociale (S. Faure) 0 10 0 15

Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure) 0 15 0 20

Organisation, initiative, cohésion, (Jean Gravé) 0 10 0 15

Le socialisme par un bourgeois,

suivi des Déclarat. d'Emile Henry

Le Congrès anarchiste d'Amsterdam

Rapports au congrès antiparlementaire

... 0 50 0 60

Les déclarations d'Elievet 0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat 0 10 0 15

La chair à canon (Manuel Bevaldes) 0 15 0 20

Aux conscrits 0 05 0 10

Lettres de ploupiots 0 10 0 15

Le Militarisme (Ficher) 0 10 0 15

L'Antimilitarisme (Hervé) 0 10 0 15

Commissaire (Jean Gravé) 0 10 0 15

Contre le brigandage marocain 0 15 0 20

La Revolte du 17 0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat 0 10 0 15

La chair à canon (Manuel Bevaldes) 0 15 0 20

Aux conscrits 0 05 0 10

Lettres de ploupiots 0 10 0 15

Le Militarisme (Ficher) 0 10 0 15

Commissaire (Jean Gravé) 0 10 0 15

Contre le brigandage marocain 0 15 0 20

La Revolte du 17 0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tchernyakov) 0 25 0 30

La loi des salaires (J. Guéde) 0 10 0 15

Le droit à la paresse (Lafargue) 0 10 0 15

Boycott et sabotage 0 10 0 15

Le Machiavéisme (Jean Gravé) 0 10 0 15

Grève et sabotage (Fortiné Henry) 0 10 0 15

L'A. B. C. syndicaliste (Georg. Yvelot) 0 10 0 15

La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettman) 0 10 0 15

Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stuckenberg) 0 10 0 15

Les maisons qui tuent (M. Petit) 0 10 0 15

Le salariat (Kropotkine) 0 10 0 15

Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Gravé) 0 10 0 15

Grève générale réformiste, grève générale révolutionnaire (C. G. T.) 0 10 0 15

Le Syndicat (Pouget) 0 25 0 30

Les lois scélérates 0 10 0 15

Syndicalisme et révolution (P. Pierrot) 0 10 0 15

Le parti du travail (Pouget) 0 10 0 15

Le remède social (Hervé) 0 10 0 15

Le désordre social (Hervé) 0 10 0 15

Vers la Révolution (Hervé) 0 10 0 15

Politique et socialisme (Ch. Albert) 0 60 0 65

Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato) 0 10 0 15

Les travailleurs parlementaires (Laisant) 0 10 0 15

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure) 0 15 0 20

Nos Seigneurs les Evêques (Hannio) 0 05 0 10

L'école anticléricale de caserne et de gendarmerie (Junivon) 0 10 0 15

Les crimes de Dieu (Seb. Faure) 0 45 0 20

La femme dans les U. P. (E. Girault) 0 15 0 20

La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf) 0 50 0 60

Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Grifflé) 0 10 0 15

L'action directe (Pouget) 0 10 0 15

Les bases du syndicalisme (Pouget) 0 10 0 15

Les métiers qui tuent (L.-M. Bonnef) 0 70 0 20

Les Terrassiers (L. et M. Bonnef) 0 15 0 20

Les Employés de magasin (L. et M. Bonnef) 0 45 0 20

Les Boulangers (L. et M. Bonnef) 0 45 0 20

Les Boulangeries (L. et M. Bonnef) 0 45 0 20

Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Grifflé) 0 15 0 20

Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Grifflé) 0 15 0 20

Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Grifflé) 0 15 0 20

Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Grifflé) 0 15 0 20

Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Grifflé) 0 15 0 20